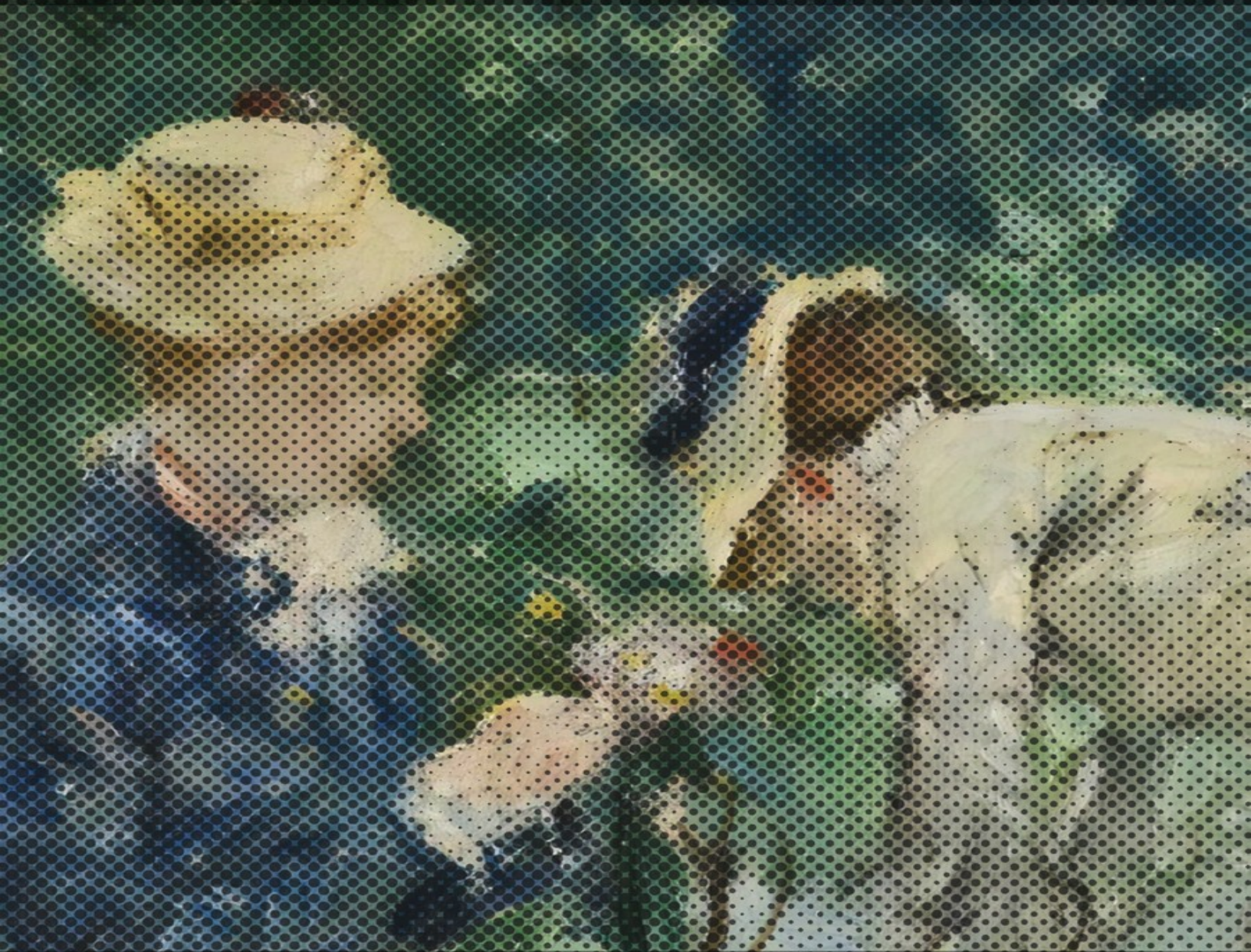


Henry Cauvain



*Rosa
Valentin*

Henry Cauvain

Rosa Valentin



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066319267

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

DEUXIÈME PARTIE

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

PREMIÈRE PARTIE

Table des matières

I

Table des matières

Par une belle soirée du mois d'avril 1870, Rosa Valentin était assise dans le jardin de son père, l'excellent syndic de Coursolles. Elle avait un livre sur ses genoux et montrait à lire à un petit garçon debout près d'elle.

Le soleil couchant jetait ses rayons rougeâtres sur les fleurs fraîchement arrosées et faisait luire, comme autant d'étincelles, les gouttelettes suspendues à leurs pétales.

Rosa était vêtue fort modestement d'une robe de laine noire qui, malgré sa simplicité, faisait ressortir la forme ravissante de ses épaules et les contours délicatement arrondis de son sein. Il y avait en elle quelque chose qui éblouissait. C'était un resplendissement de jeunesse et de beauté.

L'enfant, debout près d'elle, formait avec cette adorable fille un singulier contraste. Il était petit et mince; ses joues pâles, ses épais cheveux noirs groupés en désordre autour de son front, le pli qui marquait ses lèvres, donnaient à son visage une expression vieillotte qui n'était point celle des enfants de son âge. Il eût peut-être semblé laid, si l'éclat de deux yeux noirs pleins de feu n'était venu parfois, éclairer, comme le reflet d'une flamme intérieure, sa figure fatiguée.

Cet enfant était Julien Brunet. Son père, un fabricant d'horloges, était mort deux ans auparavant. En voulant passer la Riole un soir d'hiver, il était tombé dans un trou et s'était noyé.

Un malheur est bientôt suivi d'un autre. Le petit Julien fut pris peu de temps après d'une Sevré grave et resta plusieurs mois entre la vie et la mort. René Brunet, le fils aîné de la malheureuse veuve, qui était, comme son père un excellent ouvrier, travailla ferme pour subvenir aux frais de cette longue maladie. Grâce à lui, Julien ne manqua de rien et fut enfin guéri.

Mais la maladie, qui avait laissé sur son visage des traces si profondes, avait longtemps éloigné l'enfant de l'école. Il s'efforçait maintenant de regagner le temps perdu et étonnait le bon M. Roger, l'instituteur de Coursolles, par l'ardeur fiévreuse qu'il mettait à son travail et par la rapidité de ses progrès. Il est vrai que l'enfant avait rencontré dans Rosa un utile auxiliaire. Tous les jours, il venait la trouver, et, plongeant son regard un peu farouche dans les yeux purs de la jeune fille, il restait longtemps rêveur, immobile devant elle, écoutant sa douce voix et gardant précieusement dans sa mémoire les leçons qu'elle lui donnait.

Ce soir-là, Rosa Valentin paraissait un peu inquiète et agitée, et plus d'une fois ce fut l'élève qui dut rappeler l'attention distraite de la jeune maîtresse. Bientôt, le regard de Rosa quitta tout à fait les feuillets du livre pour se porter vers le soleil qui descendait à Thorizon derrière les massifs violacés des montagnes du Jura. Soudain, elle suspendit l'explication commencée, et, appuyant son menton sur le revers de sa main, elle resta quelque temps silencieuse.

Julien respecta sa rêverie, ferma doucement le livre et baissa les yeux vers la terre.

Puis, au bout de quelques instants, il fixa sa noire prunelle sur le visage de Rosa et dit d'une voix douce:

-Est-ce que cela vous fatigue, mademoiselle, de me donner ma leçon?

La jeune fille tressaillit comme une personne éveillée au milieu d'un rêve, passa sa main blanche sur son front et répondit avec une émotion légère:

-Ah! Julien! tu as raison... Je ne sais ce que j'ai ce soir... Je te demande pardon, mon enfant. où en étions-nous restés?

Elle rouvrit le livre avec une sorte de précipitation nerveuse. Mais Julien, posant sa main sur la sienne, la força à le refermer.

-Non, dit-il avec un gros soupir; je vois bien que depuis quelque temps vous ne paraissez plus avoir autant de plaisir qu'autrefois à vous occuper de moi. Je ne reviendrai plus, mademoiselle; j'essaierai d'apprendre tout seul.

-Je t'assure que tu te trompes, mon cher enfant, répondit Rosa, qui mit un affectueux baiser sur le front pâle de son élève. Je suis toujours bien heureuse de te donner ta leçon. Ce soir, il est vrai, je suis distraite... Je ne sais pourquoi. j'ai de l'inquiétude... Mon père devrait être déjà rentré.

-M. Valentin est-il allé bien loin?

-A Saint-Mons. On est venu le chercher vers deux heures pour une femme qui était malade.

-Ah! M. Valentin est bien bon pour les pauvres gens!

Julien mit le livre sous son bras et tendit ses joues aux lèvres roses de la jeune fille.

-Adieu, mademoiselle, dit-il en la regardant ensuite avec cette expression attentive et étrange qui lui était habituelle.

Rosa crut voir briller une larme dans les grands yeux noirs de l'enfant.

Elle le prit entre ses bras et le serra contre son cœur.

-Tu reviendras demain soir, n'est-ce pas, Julien? demanda-t-elle vivement.

Le petit écolier sembla hésiter.

-Promets-le-moi, reprit la jeune fille avec un sourire. Tu sais que ce sera bientôt la fête de ta mère. Je t'apprendrai un beau compliment.

Ce dernier argument sembla faire cesser aussitôt l'incertitude de Julien.

Il sauta au cou de Rosa, et l'embrassant avec une sorte de passion:

-Ah! mademoiselle, que vous êtes bonne! s'écria-t-il; oui, je reviendrai demain, je reviendrai tous les soirs, jusqu'à ce que je sois devenu un savant!

La jeune fille lui rendit tendrement son baiser; puis le petit Julien traversa le jardin en courant et sortit par une porte qui donnait sur la campagne.

Rosa le suivit pendant quelque temps des yeux, le sourire sur les lèvres. Lorsqu'il eut refermé la porte derrière lui, elle retomba dans cette singulière rêverie qui obsédait son esprit depuis plusieurs heures. Puis elle entr'ouvrit son corsage, y prit une lettre, qu'elle lut et relut à plusieurs reprises, et leva encore ses yeux vers le soleil, dont elle semblait suivre avec anxiété la course descendante.

Ensuite elle quitta le banc où elle était assise et marcha lentement dans les allées du jardin, le front baissé, cueillant

distraitemment du bout des doigts les fleurs fanées qu'elle rencontrait sur sa route et les jetant à terre.

Le son joyeux d'une grosse sonnette, qui retentit deux fois avec force, l'arracha soudain à ses réflexions. Elle rougit, puis devint toute pâle et marcha d'un pas rapide vers la maison. Au moment où elle traversait le long couloir blanchi à la chaux, et décoré de jardinières pleines de fleurs, la porte qui donnait sur la rue s'ouvrit, et un vieillard parut:

-Ah! mon père! s'écria Rosa en courant vers le nouvel arrivant, qu'elle entourait de ses deux bras.

-Bonjour, Rosa, répondit M. Valentin. Comment vas-tu, mon enfant? Comme te voilà pâle! Tu n'étais pas inquiète, j'espère?

-Un peu.

-Petite folle, ne t'avais-je pas dit que je reviendrais pour sept heures?

-Il est sept heures et demie, mon père.

-Allons, allons, tu n'es pas raisonnable. Embrasse-moi encore une fois, pour bien t'assurer qu'il n'est pas arrivé malheur à ton vieux père, et va dire à Marthe qu'elle prépare le souper. Je me sens un appétit féroce.

Rosa courut vers la cuisine, où une respectable matrone, ceinte d'un tablier blanc, et coiffée d'un haut bonnet d'où s'échappaient deux grosses boucles noires, trônait au milieu des casseroles et des pots d'étain. Pendant ce temps, M. Valentin accrochait son chapeau et son manteau dans le corridor, et ouvrait la porte de la salle à manger, dont les fenêtres donnaient sur la rue.

Le père de Rosa était un homme de soixante ans environ, grand et fort; de longs cheveux blancs encadraient son

visage. La régularité de ses traits, l'éclat de ses yeux noirs, vifs et intelligents, la solidité de son attitude, que l'âge n'avait pu plier, montraient qu'il avait dû être autrefois d'une remarquable beauté. L'expression sereine de sa figure, la gravité un peu étudiée de ses mouvements, indiquaient chez lui le contentement de l'homme qui possède un passé irréprochable, un heureux présent et n'a plus à compter avec les difficultés de l'avenir. Il était vêtu soigneusement, quoique avec -une grande simplicité. Un habit brun dessinait ses formes, qu'un athlète eût enviées; de longues guêtres jaunes entouraient ses jambes, et ses pieds étaient chaussés de bons souliers ferrés.

Au physique comme au moral, le syndic de Coursolles était bien le type-de ces hommes vigoureux et intelligents, moitié paysans, moitié bourgeois, que l'on rencontre assez communément dans nos riches villages de France. Leur solide bon sens leur tient lieu d'instruction. La finesse de leur regard, l'aisance solide de leurs manières les pare d'une sorte de distinction naturelle.



[Table des matières](#)

M. Valentin s'était installé près de la fenêtre dans un fauteuil bien rembourré. Il tenait en main un journal, qu'il avait été chercher dans un des tiroirs du dressoir. La politique occupait une bien petite place dans sa vie; les nouvelles de Paris avaient peu d'attrait pour lui, et ses

préoccupations ne dépassaient guère le modeste horizon des cinq villages qu'il administrait comme syndic.

Lorsque les colporteurs passaient à Coursolles, ils avaient coutume de lui apporter quelques journaux français et suisses. Il les mettait dans un tiroir et les lisait quand il en avait le temps, c'est-à-dire bien rarement.

Celui qu'il parcourait en ce moment avait au moins deux mois de date; il rendait compte en termes pompeux des magnifiques résultats du plébiscite.

M. Valentin commençait à peine la lecture du premier-Paris consacré à ce grand événement, lorsque Rosa entra dans la salle, suivie de la fidèle Marthe.

Celle-ci venait mettre le couvert et portai' dans ses bras une pile d'assiettes. Lorsqu'elle aperçut son maître lisant le journal aux dernières clartés du jour, elle faillit laisser tomber le fragile fardeau qu'elle tenait.

-Allons, bon! s'écria-t-elle, il veut donc se crever les yeux! Est-ce raisonnable de lire ainsi quand il va faire nuit! Allons! allons! laissez-moi ces bêtises-là; vous aurez bien le temps de vous en occuper demain.

M. Valentin fit semblant de ne pas entendre cette verte semonce; il ne releva point l'inconvenance de l'expression dont Marthe s'était servie pour caractériser les graves problèmes de la politique, et, rapprochant son fauteuil de la fenêtre, il parut prêter plus d'attention encore à sa lecture.

Rosa fit doucement signe à Marthe pour lui recommander de veiller sur sa langue, puis elle prit une chaise, s'assit en face de son père, et se mit à travailler en attendant que le dîner fût servi.

Au bout de quelques instants la jeune fille rompit le silence:

-Vous devez être fatigué, mon père, dit-elle sans quitter des yeux son ouvrage.

-Fatigué?. pour avoir été à Saint-Mons et en être revenu?... Pardieu, ma petite Rosa, crois-tu donc que ton vieux père soit devenu impotent?

-La journée était chaude aujourd'hui!... Comment avez-vous trouvé la pauvre femme de Saint-Mons?

-Mal, très mal; mais elle allait beaucoup mieux lorsque je l'ai quittée.

-Vous êtes si bon médecin, cher papa!

Un sourire vint éclairer le visage de M. Valentin.

-Oui, dit-il, en clignant de l'œil avec malice, je ne conseille pas à un de ces savants docteurs des villes de venir s'installer à Coursolles. Il courrait risque d'y mourir de faim! Moi, Rosa, je n'ai pas de diplômes et je ne sais pas le latin; et pourtant, je puis me vanter d'avoir fait plus d'une cure merveilleuse!

-Vous n'épargnez pas les visites non plus. dit Marthe de son ton bourru, en se mêlant sans façon à la conversation... sans compter que vous les faites pour l'amour du bon Dieu. Un autre, à votre place, aurait pu gagner gros.

-Un autre, ma bonne Marthe, dit gaiement M. Valentin, aurait tué ses malades et fait sa fortune; moi, j'ai mieux aimé guérir les miens gratis.

-Les bonnes gens du pays, fit Rosa en souriant, assurent que vous avez des secrets merveilleux.

-Morbleu! Je crois bien! dit le vieillard qui prit un air important; garde-toi bien de les détromper, ma petite Rosa.

Puis, Marthe étant sortie pour aller à la cuisine, il continua en se penchant vers sa fille:

-Veux-tu savoir quel est mon secret, ma chère enfant? il est bien simple et tu dois le connaître afin d'être à même, lorsque je ne serai plus là, de me remplacer auprès des pauvres et des malades. Je suis vieux, Rosa, et j'ai de l'expérience parce que j'observe beaucoup et depuis longtemps. Eh bien! sais-tu ce que mon expérience m'a appris? C'est que la maladie attaque beaucoup plus souvent l'esprit que le corps, et que, pour guérir, il faut d'abord consoler.

-Alors, mon père, demanda Rosa, comment avez-vous sauvé la pauvre femme de Saint-Mons?

-Je vais te le dire... Mais je vois que nous sommes servis. Mettons-nous à table. La soupe chaude est le meilleur de tous les remèdes et le plus agréable à prendre.

Lorsqu'il fut bien commodément installé dans son fauteuil, la serviette étendue sur sa large poitrine et la cuiller à la main, le bon syndic continua:

-La pauvre femme de Saint-Mons possédait une vache qui la faisait vivre. C'était une belle suisse au poil roux qui donnait bravement ses douze litres de lait par jour. Cette vache était toute la fortune de la bonne femme. Elle ne lui coûtait pas cher à nourrir, car tu sais que l'herbe de la route est épaisse, et puis, les voisins ne se faisaient pas faute en hiver de glisser quelques bottes de foin par la petite lucarne de la grange. Il y a huit jours, Jacqueline, -c'était le nom de la vache, - mangea tant d'herbe qu'elle gonfla et fut prise d'étouffements. Un homme du village voulut la guérir; c'était un maladroit, la pauvre bête mourut.

Ici, M. Valentin présenta son assiette à sa fille qui la remplit, pour la seconde fois, de soupe fumante, puis il poursuivit:

-Tu vois d'ici le désespoir de cette femme. Elle était privée tout à coup de son gagne-pain, et puis elle était seule au monde depuis longtemps, ayant perdu tôt son mari et ses deux fils: cette bonne bête était pour elle une compagne. Le lendemain du jour où Jacqueline mourut, la pauvre femme se mit au lit,-et quel lit, Rosa!-elle refusa de manger, bref, elle dépérit à vue d'œil. Ce fut alors qu'on vint me chercher.

Je la trouvai environnée de voisins et de voisines, bonnes gens fort obligeantes, qui faisaient dans sa chambre un tapage infernal, et apportaient tous quelque remède merveilleux qui devait guérir instantanément la malade. C'étaient des vers de terre pilés dans du vin blanc, des grenouilles vivantes, que sais-je encore?

D'autres, feuilletaient un livre crasseux, contenant une foule de prescriptions bizarres, et écrit par un de ces imbéciles des grandes villes qui spéculent sur la simplicité et la confiance de nos paysans. Je commençai par prier poliment tout ce monde de se retirer. On m'obéit, car tu sais, ajouta le vieillard avec une sorte de fierté souriante, qu'on a pour moi, dans tous ces villages, une certaine considération. Resté seul avec la veuve, je l'interrogeai.-Où souffrez-vous? lui demandai-je. Elle me répondit par un faible soupir et voulut tourner son visage contre le mur. Je la ramenai doucement.

-Voyons, voyons, la mère, dis-je, du courage. Je viens pour vous guérir; je suis M. Valentin, vous me connaissez

bien, n'est-ce pas? dites-moi ce que vous avez.

-Hélas! mon cher monsieur, elle était si douce!

-Qui donc?

-Ma pauvre vache!

-Ce n'est pas d'elle qu'il s'agit, mais de vous, bonne femme.

-Et puis elle donnait tant de lait! Que vais-je devenir, mon Dieu? Il me faudra mourir de faim;

-Allons! allons! remettez-vous, je connais dans le pays une petite génisse qui fera joliment votre affaire.

-Hélas! elle ne vaudra jamais ma Jacqueline, qui m'aimait tant et me suivait comme un petit chien; et puis, avec quoi l'achèterais-je, cette génisse? Je n'ai pas un sou vaillant!

-Elle ne coûte pas bien cher.

-Je suis si pauvre, monsieur Valentin, je ne possède au monde que cette cabane en planches et quelques hardes.

-Il faut d'abord songer à ne plus être malade, le reste viendra tout seul ensuite. Vous savez que j'ai déjà guéri plusieurs gens du village?

-Oui, je le sais, mon bon monsieur; mais que pouvez-vous faire pour moi? Je suis si malheureuse!

-Bah! bah! la médecine est une grande science, elle peut bien des choses!

Je tirai de ma poche une petite boîte ronde que j'avais préparée à l'avance et qui contenait un remède dont j'avais plus d'une fois, dans des cas semblables, éprouvé les merveilleux effets. Je posai cette boîte sur une table boiteuse, près du lit.

-Voici des pilules, lui dis-je, que vous prendrez matin et soir, et je vous jure qu'avant deux jours vous serez parfaitement rétablie.

Je me dirigeai vers la porte; mais la femme avait saisi la boîte avec précipitation, l'avait ouverte et, avant que je n'aie eu le temps de sortir, elle me rappela.

-Ah! monsieur Valentin, monsieur Valentin! s'écria-t-elle en fixant sur moi son bon regard brillant, que Dieu vous rende le bien que vous faites aux pauvres gens!

Il faut te dire, ma petite Rosette, que ces fameuses pilules étaient quarante belles pièces de vingt sous toutes neuves. Je me retournai et je vis avec plaisir que les couleurs de la santé renaissaient déjà sur les joues pâles de la malade.-Demain, lui dis-je, vous tâcherez d'être assez valide pour aller trouver le père Firmin, c'est lui qui a la petite génisse; il vous la donnera pour un prix honnête, je vous en réponds. Deux larmes de joie roulèrent dans ses yeux; elle joignit les mains et les leva au ciel. Pour moi, je me hâtai de revenir à Coursolles afin que ma petite fille ne fût pas trop inquiète de ma longue absence. Tu vois, chère Rosa, que je suis un bon médecin. Voilà comment j'ai guéri la pauvre femme de Saint-Mons!

Rosa, qui avait écouté avec émotion le simple récit de son père, se leva vivement de table lorsque M. Valentin eut cessé de parler et vint mettre un long baiser sur le front du vieillard.

-Ah! cher papa, murmura-t-elle, comme je vous aime!

-Allons! assieds-toi, fillette, dit M. Valentin en se dégageant doucement de l'étreinte de sa fille, reprends ta place et découpe ce poulet. Il me semble que les deux

assiettées de soupe et la grosse tranche de bœuf que je viens de manger m'ont mis en appétit.

Il se versa une rasade de vin dans son grand verre, qu'il vida ensuite lentement jusqu'à la dernière goutte. Puis il croisa ses deux larges mains sur sa poitrine et fixa un regard heureux sur le visage de Rosa.

Ils restèrent quelque temps sans parler. M. Valentin se servit une aile du poulet que sa fille venait de découper, puis une cuisse, puis la carcasse, qu'il dépouilla avec une remarquable dextérité. Il se versait de temps en temps un verre de vin et semblait absorbé par le soin de satisfaire son robuste appétit.

Toutefois, il trouvait encore le temps de jeter fréquemment à la dérobée un regard sur sa fille; il remarquait, non sans une secrète inquiétude, qu'elle ne mangeait pas, ne parlait pas et paraissait soucieuse.

Aussi lorsque, vers la fin du repas, Marthe eut débarrassé la table et apporté le dessert, M. Valentin renoua en ces termes la conversation interrompue:

-Ah! çà, ma petite Rosa, serai-je par hasard obligé de te guérir à ton tour? Tu ne sembles pas bien ce soir?

La jeune fille leva un instant ses beaux yeux sur le visage de son père, puis les baissa en rougissant et répondit d'une voix un peu tremblante:

-Je vous assure, bon père, que vous vous trompez. Je n'ai rien.

-Hum! murmura le vieillard entre ses dents, tu n'étais pas ainsi autrefois. Toi si gaie, si rieuse!

Il se pencha vers elle et l'enveloppa pour ainsi dire de son sourire bienveillant.

-Allons, ma chère fillette, poursuivit-il, dis-moi bien franchement ce qui te préoccupe. Voudrais-tu donc avoir des secrets pour moi? Est-ce que je ne sais pas que, depuis quelques mois, ton cher petit cœur n'appartient pas entièrement à ton vieux père?

La jeune fille tira de son corsage une lettre pliée et la mit dans la main de son père.

-Tenez, cher papa, dit-elle en souriant, toute rose de bonheur, lisez; vous saurez tout.

-Allons donc! s'écria gaiement M. Valentin, je me disais bien qu'il y avait quelque chose sous roche.

Il ouvrit le billet que lui avait remis sa fille et y jeta les yeux.

-Comment as-tu reçu cette lettre? demanda-t-il après avoir tourné et retourné le papier entre ses doigts.

-Un colporteur me l'a remise.

-Quand?

-Cet après-midi.

En ce moment, le bruit du pas d'un cheval retentit dans la rue silencieuse du village.

M. Valentin leva brusquement la tête. Rosa murmura:

-C'est lui!

Le cheval s'arrêta devant la porte et bientôt la grosse sonnette retentit avec des tintements sonores.

-Ah! pardieu! s'écria M. Valentin en s'avançant au-devant du nouvel arrivant, qu'il soit le bienvenu chez moi; je suis vraiment heureux de le revoir!

Rosa s'était levée à son tour et s'appuyait sur le dossier d'une chaise. Elle entendit la voix forte de son père, puis un bruit d'éperons sur les dalles du corridor. Enfin, la porte de

la salle s'ouvrit toute grande pour donner passage à M. Valentin et à un jeune homme qu'il tenait sous le bras.

-Germain!

-Rosa!

Ces deux mots jaillirent, rapides comme la pensée, des lèvres des deux jeunes gens.

Lorsque M. Valentin se retourna, après avoir fermé la porte, il aperçut son hôte qui serrait tendrement dans ses deux mains les petites mains de Rosa. Le visage de l'excellent père sembla refléter le bonheur qui éclatait dans le sourire radieux de sa fille.

-Chère Rosa, disait le jeune homme, en donnant à sa voix les inflexions les plus caressantes, je n'ai jamais éprouvé un tel bonheur! Vous ne m'avez donc pas oublié?

-Je n'oublie pas ceux qui m'aiment, Germain, répondit la jeune fille, et je sais que vous m'aimez bien.

-Oui, chère âme, ma vie, mes pensées vous appartiennent.

-Allons, allons! dit doucement M. Valentin, en mettant sa main sur le bras du jeune homme, vous voici réunis de nouveau, vous aurez le temps demain de causer tout à votre aise, mes enfants. Ah! ah! grand surnois, c'est comme cela que vous surprenez votre monde! Et cette petite Rosa, est-elle assez cachotière!. Mais vous devez être fatigué, Germain; vous devez mourir de faim. Asseyez-vous là, reposez-vous et mangez. Hol! Marthe, rapporte la soupe et mets à la broche un autre poulet, car je ne crois pas que celui-ci soit en état d'être présenté, continua-t-il en fixant son regard joyeux sur les os blanchis accumulés dans son assiette.

Grâce à l'activité de Marthe et aux soins attentifs de Rosa, l'étranger eut bientôt devant lui un appétissant souper, auquel il se mit sans tarder en devoir de faire honneur.

Rosa le regardait faire en souriant, M. Valentin avec un œil d'envie.

-Ah! le gaillard! s'écria-t-il en frottant ses deux mains l'une contre l'autre, a-t-il bon appétit! Tudieu, mon garçon, vous auriez dû venir une heure plus tôt. Je regrette de ne pouvoir vous tenir tête. Mais, vrai, avec la meilleure volonté du monde, il me serait impossible d'avaler une bouchée de pain. Tout ce que je pourrai faire sera de boire à votre santé et à celle de Rosa!



Table des matières

Germain était un beau jeune homme de vingt-six ans environ. Sa taille était haute et bien prise, ses épaules larges. De longs cheveux blonds, séparés au milieu de la tête en deux longs bandeaux terminés par des boucles, -et une barbe claire encadraient son visage, remarquable surtout par la pureté du teint, frais comme celui d'une jeune fille, et par l'expression douce et rêveuse de deux beaux yeux bleus.

Il était vêtu d'un habit en velours marron, d'une culotte jaunâtre et de bottes vernies ornées d'un gland.

Germain était le seul étranger résidant à Coursolles; il y était installé depuis six mois à peine. On l'avait vu venir un

jour dans le pays, tout poudreux, portant sur son dos une grande boîte et tenant en main un bâton sur lequel il s'appuyait. Il s'était assis au pied du coteau, près de la Riote, sur une pierre, avait ouvert sa boîte, déployé son bâton en forme de chevalet, et s'était mis à peindre, pendant plusieurs heures, le ravissant paysage qu'il avait sous les yeux.

On supposait qu'il venait de Saint-Claude. Le site pittoresque au milieu duquel s'élève le village de Coursolles avait sans doute séduit le jeune artiste, car plusieurs fois, dans l'espace d'un mois, on l'avait vu revenir dans les environs pour en dessiner les différents points de vue.

Les bonnes gens du pays avaient même fini par lier connaissance avec lui. Il était très doux, très poli, causait avec eux de leurs affaires, caressait leurs enfants et paraissait s'intéresser à tout ce qu'on lui disait.

Un jour, le vieux Joseph Pinchon, un des riches habitants de Coursolles, s'était arrêté derrière le peintre; les deux mains croisées sur son bâton, il admirait en silence le tableau commencé.

-Ah! par ma foi, dit-il enfin, ne pouvant plus contenir l'expression de son admiration, savez-vous, monsieur, que c'est joliment touché ce que vous faites là!... On reconnaît bien le pays. Voici Régny dans le fond, Athis à gauche, les bois de Saint-Maurice à droite, et au loin, bien loin, le mont Blanc... Comme c'est ça!

-Vous trouvez, mon brave homme? dit le peintre sans se déranger.

Le sans-façon un peu dédaigneux de cette réponse fit faire une légère grimace à M. Joseph Pinchon.

-Oui, monsieur, dit-il en se mettant près du peintre, comme pour attirer ses regards sur l'habit noir, les souliers à boucles et le chapeau qu'il portait. Il est possible que je ne sois qu'un pauvre paysan, mais je ne suis point sot et j'ai des yeux pour voir ce qui est beau... Monsieur vient de Saint-Claude, probablement?

-En effet.

-J'ai déjà eu le plaisir d'apercevoir plusieurs fois monsieur. Mais la route est longue et le soleil commence à chauffer. Pourquoi monsieur ne s'installerait-il pas à Coursolles?

-J'y ai déjà songé. Pensez-vous, mon brave, qu'il soit possible de se loger dans ce village?

-Si on peut se loger à Coursolles! s'écria M. Pinchon, que ce doute sembla jeter dans une stupéfaction profonde; nous prenez-vous donc pour des animaux qui vivent sous terre?. Tenez, venez avec moi. Je connais justement une petite maison qui fera joliment votre affaire: commode, pas chère, et un propriétaire qui n'est pas méchant, je vous le jure.

Le jeune peintre céda volontiers à l'invitation. Il rangea ses couleurs, ses pinceaux, mit la boîte sur son dos et suivit M. Pinchon, qui le conduisit devant une maison située à l'extrémité du bourg et qui lui appartenait. L'étranger trouva l'habitation propre et gentille. Il y avait un jardinet, une étable qu'on pouvait transformer facilement en écurie. Des fenêtres du premier, on jouissait d'une vue magnifique sur le vallon et sur les bois.

L'affaire fut conclue avec une promptitude qui étonna M. Pinchon et qu'il mit sur le compte du facile enthousiasme des artistes. En homme sage, il profita de la bonne volonté

du jeune étranger pour lui faire payer assez cher le plaisir d'habiter Coursolles. Mais le peintre se montra fort accommodant sur ce point et accepta, sans discussion, le prix que lui demanda le propriétaire.

-Quelques jours après, Coursolles comptait un habitant de plus.

M. Germain, tel était le nom du jeune peintre, avait apporté de Saint-Claude quelques meubles assez modestes et s'était installé aussi tôt. Une voisine se chargeait des détails de son petit ménage.

La curiosité publique ne perd jamais ses droits, même dans les plus humbles villages. On commença bientôt à causer sur le compte du jeune étranger, et à se demander ce qu'il était et d'où il venait. M. Pinchon, auquel il avait fait ses confidences dès le second jour de son installation à Coursolles, raconta bientôt à tout le monde l'histoire de son nouveau locataire. Elle fit promptement le tour du pays.

M. Germain était Suisse; sa famille habitait Zurich. Il avait perdu son père, mais sa mère vivait encore. Il avait une honnête aisance et aimait la vie libre et indépendante. Comme il était fatigué de peindre, depuis son enfance, les sites un peu monotones de la Suisse, ses montagnes neigeuses, ses torrents, ses lacs et ses chalets, il s'était mis en route pour chercher de nouveaux points de vue.

Un hasard l'avait amené à Coursolles; il trouvait le pays joli et y demeurait, jusqu'à ce que sa fantaisie d'artiste vînt le prendre un beau jour par la main et le mener vers d'autres contrées. Il paraissait avoir, du reste, un vif amour pour son art. Tous les matins, vers sept heures, on le voyait partir, un album à la main ou sa boîte sur les épaules,

emportant dans un sac son frugal repas. Le soir, quand il rentrait, la poussière qui couvrait ses gros souliers ferrés et la sueur qui coulait sur son front montraient qu'il avait fait une longue course dans la campagne. Il dessinait rarement à proximité du village. Presque toujours il s'enfonçait dans les bois ou explorait le pays en suivant le cours de la Riole.

Un jour, cependant, - cela se passait environ trois mois après son arrivée à Coursolles, - M. Germain avait installé son chevalet, à l'ombre d'un marronnier, sur la petite place qui précédait l'église. Il traçait sur la toile les murs noircis, les grandes fenêtres ogivales et le clocher un peu lourd de la vieille chapelle.

Une dizaine d'enfants faisaient cercle autour de lui et contemplaient son travail d'un œil curieux, tout en mangeant leurs tartines de crème ou de raisiné. Puis, l'heure de la classe ayant sonné, les petits garçons avaient pris rapidement le chemin de l'école, courant de toutes les forces de leurs jambes, car M. Roger avait l'habitude de distribuer quelques sucreries à ceux qui arrivaient les premiers.

En route, ils rencontrèrent Rosa Yalentin, tenant par la main le petit Julien Brunet. Le pauvre enfant était souffrant depuis quelque temps et ne pouvait assister à la classe. Rosa profitait des derniers jours de l'été pour lui faire faire chaque matin une courte promenade au soleil.

Julien se suspendait au bras de la jeune fille qui marchait lentement pour ne pas fatiguer son élève et l'encourageait par de douces paroles. La figure du petit malade se tourna vers le groupe d'enfants robustes qui traversaient la rue

comme un tourbillon joyeux; un triste sourire passa sur ses lèvres.

-Voyez, mademoiselle, comme ils sont heureux, dit-il en poussant un soupir de regret, comme ils courent vite!

-Bientôt, Julien, tu courras comme eux; aie bon courage!

-Hé! Brunet, cria en passant un gros enfant rouge et essoufflé dont les jambes courtes faisaient flotter les plis d'un pantalon trop large, tu ne viens donc pas à l'école, paresseux?

-Entendez-vous, mademoiselle? dit l'enfant en serrant convulsivement la main de Rosa; ils m'appellent paresseux! Ce n'est pourtant pas ma faute si je ne puis les suivre.

-Laisse-les dire, Julien, dit Rosa, qui se pencha vers lui et l'embrassa tendrement; un jour viendra, mon cher petit, où tu seras plus savant qu'eux... Quand Dieu t'aura rendu la santé.

-Oh! oui, je travaillerai bien... Mais voyez donc, mademoiselle, à quoi s'occupe ce monsieur qui est assis sous ce gros marronnier?

-C'est un peintre, mon enfant; c'est le nouveau locataire de M. Pinchon.

Julien ne connaissait l'art de la peinture que par les pâtés de vermillon dont René, son frère aîné, décorait les coucous qu'il fabriquait. Il ne prêta donc point grande attention à la réponse de Rosa et se retourna comme pour revenir sur ses pas.

Mais la jeune fille, qui avait déjà plus d'une fois aperçu M. Germain dessinant dans la campagne ou partant avec tout son attirail pour une de ses expéditions artistiques, avait depuis longtemps le désir de voir de près les œuvres du